

Jeudi 13 mai 2021 , culte de l'Ascension : L'Ascension entre terre et ciel
Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer - Actes chapitre 1, versets 1 à 11

Amis, frères et sœurs,

Aujourd'hui, c'est donc la fête de l'Ascension, 40 jours après Pâques, 10 jours avant la Pentecôte. Certains ne connaissent de l'Ascension que parce que c'est un week-end prolongé, grâce au « pont » de l'Ascension, qui parfois peut se transformer en viaduc ! Mais l'Ascension n'est pas forcément une fête chrétienne connue. De plus, elle n'est pas une fête facile à expliquer. Elle dérange un peu, il faut dire. Non en fait, elle dérange beaucoup et en particulier, pas mal de protestants ! J'ai fait un rapide sondage dernièrement, pour savoir comment certains protestants pratiquants, réformés, pas intégristes, pas officiellement libéraux, mais presque, et j'ai découvert que l'Ascension n'avait pas une importance capitale dans leur pratique. Certains venaient de paroisses dans lesquels il n'y avait pas de culte le jeudi de l'Ascension. Ces personnes passaient donc sans transition ou presque de la Résurrection à la Pentecôte ! Cela peut se comprendre, puisque dans le calendrier des fêtes chrétiennes, c'est une fête qui a eu de la peine à trouver sa place. Pendant longtemps, elle a été confondue avec la Pentecôte, ou plutôt, l'Ascension et la Pentecôte ne formaient qu'une seule et même fête. C'est au fur et à mesure de l'évolution du calendrier que l'Ascension a trouvé sa place en tant que fête !

L'Ascension, c'est ce moment où Jésus disparaît. Il s'élève, et une nuée vient le soustraire au regard de ses disciples. Jésus n'est plus physiquement, avec ses disciples. Il devient invisible. Il n'est plus là. Il est absent. La tradition liturgique dira, par la confession de foi du symbole des Apôtres, qu'il est « monté au ciel ». Mais qu'est-ce que le ciel, sinon une métaphore pour dire le lieu de Dieu, le lieu divin, par excellence ? Ou bien est-ce une façon de dire que Jésus est pleinement en Dieu ?

Tout comme la nuée, qui le soustrait au regard des disciples. La nuée, dans la Bible, n'est-elle pas aussi une autre façon de dire Dieu ? En tout cas, Jésus est ailleurs. Les disciples ne peuvent plus le voir. Il est autre part, dans un ailleurs qu'on ne peut pas définir, et qui représente quelque chose lié à la liberté. Et quelle est-elle cette liberté ? Jésus le Christ, et avec lui, le Dieu qu'il a annoncé, dont il a témoigné, n'est pas dans un endroit précis et répertorié, un lieu qu'on peut définir. A partir de maintenant, Jésus n'est plus la propriété privée des disciples, ni même d'une religion, voire d'une église ; on ne peut pas l'enfermer dans une doctrine ou le formater dans des dogmes, parce qu'à partir de maintenant, Jésus le Christ va être là, partout à la fois, partout où l'on parle de lui, partout où on le cherche, partout où nous entendons quelqu'un parler

de lui. Et ce, de génération en génération. Il sera partout où il est prié, où il est chanté, où il est célébré, et parfois, cela se produira dans des lieux improbables, indéterminés, auprès de personnes souvent impensables, aux parcours de vie parfois peu recommandables. L'Ascension ouvre officiellement l'avenir de chacun à l'inattendu de Dieu. Il ouvre aussi l'avenir de Dieu, là où l'être humain est prêt à le rencontrer. Dès lors, il ne faut plus s'attendre à rien, mais il faut être prêt à tout. Et c'est à cette incroyable liberté que la fête de l'Ascension nous prépare. Il y avait déjà eu un avant-goût de cette liberté, qui avait transparu déjà du temps de son ministère terrestre, où Jésus avait bousculé les codes de la présence de Dieu dans le quotidien des hommes et dans la pratique religieuse. Mais sa profonde humanité avait empêché un grand nombre de ses contemporains de reconnaître en lui la présence de Dieu.

Pendant que Jésus est élevé et qu'il disparaît aux yeux des disciples, justement ses disciples, eux fixent le ciel. Ils sont rejoints par deux messagers qui leur demandent pourquoi ils restent là à fixer le ciel. Pas de doute, ils doivent rester sur terre, eux, dans le concret de leur humanité et la réalité du quotidien. Mais c'est ce quotidien qui va devenir le lieu de vie du message de Jésus le Christ, du partage de sa parole, de ses guérisons, de la transmission de son enseignement. Juste avant de les quitter, Jésus les a chargés de cette mission : « être ses témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et même jusqu'aux extrémités du monde ». Pour réaliser cette mission, une promesse leur est faite : celle de recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit, qui va les rendre capables de relever des défis qu'ils ne soupçonnent pas encore. Ils ne savent pas encore ce qu'est cette force spirituelle qui va les combler. L'Ascension est cet entre-deux, entre le ciel de la présence divine et la terre de la réalité humaine.

Nous pouvons remarquer que le récit de l'Ascension occupe une place modeste dans les quatre Évangiles. Il n'y a rien dans l'Évangile de Matthieu. Il y a une allusion extrêmement succincte dans l'Évangile de Marc, dans les derniers versets dont les exégètes s'accordent à dire qu'ils sont tardifs, par rapport à la rédaction du reste de l'évangile. (Marc 16:19). Il n'y a rien non plus dans l'Évangile de Jean. Il y a trois versets dans l'Évangile de Luc, (24:51-53) et quatre versets dans le second ouvrage écrit aussi par Luc, à savoir les Actes des Apôtres, qui est notre texte d'aujourd'hui. Sept versets au total, ce qui est dérisoire. C'est vrai que c'est petit à petit que l'Église des premiers siècles a eu à cœur d'inscrire progressivement la vie et la mission du Christ dans une chronologie aléatoire, voire incertaine, qui est

plus de l'ordre du fictif que du réel. Faut-il rappeler que la fête de Noël qui marque la naissance de Jésus, est arrivée le plus tardivement dans le calendrier liturgique chrétien ?

Mais alors, qu'est ce qui dérange dans ce récit de l'Ascension ? Certains sont gênés par le caractère légendaire, voire mythologique de son écriture. Il y a un côté féérique, voire surnaturel, de Jésus qui monte au ciel et qui disparaît sans laisser de trace. Mais d'autres récits bibliques racontent des scènes similaires, comme l'ascension d'Hénoch le patriarche, ancêtre de Noé, dans le livre de la Genèse (Genèse 5:23-24), ou encore celle du prophète Élie, sous les yeux de son successeur Élisée, dans le livre des Rois (2 Rois 2:1-18). Les Évangiles contiennent des scènes extraordinaires, des guérisons spectaculaires, des descriptions lyriques ou poétiques, voire allégoriques, qui ne gênent pas forcément, et qui se comprennent fort bien, à partir du moment où elles sont expliquées et interprétées. Alors le récit de l'Ascension n'échappe pas à l'interprétation des exégètes et des théologiens. Pas plus que les récits de Noël, racontés dans deux évangiles sur quatre. Ce qui dérange peut-être un peu plus, dans le côté spirituel protestant, pas forcément mystique, c'est le côté divin que ce récit de l'Ascension suggère. Si à Noël, la parole est devenue chair, voilà que la chair devient souffle et disparaît dans une nuée. Ainsi que le propose le pasteur Laurent Gagnebin, dans son ouvrage « Pour un christianisme en fêtes », peut-être est-il possible d'inscrire, je cite : « Noël et l'Ascension, dans une symétrie et un parallélisme inversés ? A Noël **et en Jésus**, Dieu descend vers l'homme. A l'Ascension **et en Jésus**, l'homme est élevé à Dieu. D'une part, peut-on dire, il faut que Dieu naisse en l'homme ; d'autre part, il faut que l'homme naisse en Dieu. Au mouvement de l'Incarnation exprimé par Noël correspond celui de l'exaltation, exprimé par l'Ascension ». Cela vient nuancer en quelque sorte cette affirmation parfois incontournable que Dieu est « tout », en opposition à l'homme qui n'est « rien ». L'Ascension vient en quelque restaurer un équilibre, tout en gardant bien à l'esprit que cette restauration n'est pas de notre fait, et que cet équilibre ne se trouve qu'en Jésus. Le point de médiation reste le Christ. Et l'Ascension reste la fête du Christ. A travers les Évangiles, nous essayons de cerner, de comprendre comment l'humanité et la divinité de Jésus ont un sens, pour notre chemin de foi. Et s'il y a un sens, « c'est pour dire qu'en lui, qu'en Jésus, Dieu n'existe pas sans l'homme, et qu'en lui, Dieu et l'homme sont à jamais ré-unis, et inséparables ».

Au fond, l'Ascension ouvre les êtres humains à la créativité. Le Christ étant ailleurs, il est là où chacun, chacune est prêt à le rencontrer. Et il n'y pas de danger, je crois, de tomber dans la tentation d'une toute puissance mal placée, parce qu'il s'agit avant tout que l'être humain, dans sa rencontre avec le Christ,

devienne fidèle à l'Évangile. Et être fidèle à l'Évangile, c'est placer la parole de la Bible, la grâce de Dieu, toujours première, et la foi qui sauve, au cœur de la vie quotidienne, de notre vie d'hommes et de femmes, bien ancrés dans le concret. Sans jamais oublier que cette parole transmise par les générations précédentes, et arrivée jusqu'à nous, n'est pas là pour rester enfermée dans un certain savoir ou une certaine supériorité, mais qu'elle est toujours disponible, comme l'écrit une autre de nos consœurs, Caroline Costa, à Genève : « une parole disponible que l'on peut sans cesse écouter, méditer, interpréter, prier, pratiquer », jour après jour, de génération en génération, quelque soit notre contexte social, politique, sanitaire, une parole qui ouvre inlassablement un avenir, et qui permet de toucher ce qu'il y a de divin en nous, « un bout d'infini ».

A l'Ascension, nous est racontée l'histoire de Jésus qui s'éloigne de ses disciples, non pour les abandonner, mais pour les rendre autonomes. En partant, Jésus laisse ses disciples prendre leurs responsabilités, s'appropriier son enseignement, témoigner en paroles et en actes de ce qu'ils auront reçu et compris de sa vie, transmettre ce qu'ils se rappelleront de ses gestes et de ses paroles.

Mais si aujourd'hui, ce récit de l'Ascension nous permettait de nous réconcilier avec la part divine de notre humanité, ou de découvrir la part divine de notre humanité, si peu que ce soit ? Ce n'est pas si compliqué. Cela commence par le souffle de notre respiration. Cela continue par notre regard sur l'autre, en profondeur, avec cet amour sans condition, qui rappelle juste que, en Christ, l'autre est aimé de Dieu autant que je le suis. Reconnaître, parfois contre toute attente, que le Christ est présent dans le frère, inattendu, et se préoccuper ensemble de la justice, du respect, de la paix, inlassablement, jusqu'à ce que le Christ vienne.

Non pas qu'il revienne, comme nous le comprenons si souvent, mais qu'il vienne.

Qu'il vienne à notre rencontre et nous à la sienne, et sa venue est toujours synonyme de nouveauté.

Amen.

Pour aller plus loin :

- Laurent Gagnebin, *Pour un christianisme en fêtes*, éditions Église Réformée de la Bastille, Paris 1996, pp 71 à 77.

- Caroline Costa, extrait de sa confession de foi, Église de Genève 2013.